Christian Ingrao, Les Chasseurs noirs

Masha Cerovic

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6091>

DOI : 10.4000/monderusse.6091

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 738-741

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Masha Cerovic, « Christian Ingrao, Les Chasseurs noirs », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 28 décembre 2009, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6091> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6091>

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

Christian Ingrao, Les Chasseurs noirs

Masha Cerovic

RÉFÉRENCE

Christian INGRAO, **Les Chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger**. Paris : Perrin, 2006, 292 p.

- 1 Avec cet « essai d'anthropologie historique » (p.235), Christian Ingrao s'inscrit brillamment dans la lignée des historiens qui ont, ces dernières années, renouvelé le genre de la monographie d'unité militaire. Comme ses prédécesseurs, il cherche à la faveur de l'« histoire d'en bas » à tester des outils d'analyse et une grille de lecture nouvelle¹. Il a choisi pour ce faire la brigade Dirlewanger, une unité exceptionnelle à bien des égards, qui s'illustra par sa cruauté dans la « lutte contre les partisans » dans les territoires occupés d'Europe de l'Est, en particulier en Biélorussie. Il s'appuie sur une minutieuse enquête dans les archives en langue allemande. Son recours aux travaux d'historiens du fait guerrier et d'anthropologues lui permet de multiplier les approches pour offrir une analyse fine. Dans la lignée de l'historiographie la plus récente, celle-ci se concentre sur les gestuelles de violence, leurs conditions d'apparition, leur symbolique, le discours qu'elles portent et la culture qu'elles révèlent.
- 2 Le livre se divise en deux parties. Les trois premiers chapitres retracent l'histoire de l'unité. Les trois suivants sont consacrés à une analyse anthropologique de la violence déployée par l'unité, en faisant appel à l'anthropologie de la chasse. Car la particularité de cette unité tient au fait qu'elle a été pensée comme une unité de « braconniers », recrutés sur ordre direct de Himmler dans les prisons allemandes. Son commandant, Oskar Dirlewanger, ne semble pas lui-même avoir été chasseur avant 1940. Son itinéraire avait été celui de nombreux autres responsables nazis : vétéran de la Première Guerre mondiale, il avait poursuivi son combat dans les corps francs, puis dans le militantisme politique aux côtés des nazis, avant de retrouver la guerre en Espagne au sein de la légion

Condor. Il fut chargé en mai 1940 de diriger cette unité étrange qui porta son nom, à l'origine « une bande de 80 à 200 braconniers, buveurs et pillards » (p. 104). À ce noyau initial furent progressivement adjoints 500 auxiliaires russes, et à partir de l'été 1943, 1 200 criminels et « asociaux », des SS mutés à titre disciplinaire, enfin, en novembre 1944, 800 détenus politiques des camps de concentration². Dépassant l'inévitable controverse sur le consentement et la contrainte, l'auteur fait une analyse très intéressante du fonctionnement interne de l'unité. Celui-ci reposait sur l'autorité charismatique de son chef et sur un compromis entre une très grande licence accordée aux hommes et un système très dur de sanctions arbitraires, fondé sur le droit de vie et de mort de Dirlewanger sur ses hommes.

- 3 L'unité fut d'abord envoyée, jusqu'en janvier 1942, dans le district de Lublin. Elle y fut chargée de missions de surveillance, notamment du ghetto de Lublin. Elle s'y distingua par la cruauté et l'indiscipline de ses hommes, qui se livraient à des orgies constantes. En janvier 1942, elle fut envoyée en Biélorussie, où le mouvement partisan naissant amena les Allemands à appliquer des stratégies de lutte nouvelles, d'une ampleur et d'une violence croissantes. L'unité prit part à 27 des 55 grandes opérations de « ratissage » menées en Biélorussie entre 1942 et 1944 (p. 27). Celles-ci apparaissent avant tout comme « une guerre contre les paysans russes et les juifs » (p. 34), pendant laquelle les ghettos étaient liquidés, les villages incendiés, les civils massacrés. Elle se transforme à partir de l'hiver 1942-1943 en une « guerre de prédation contre la paysannerie locale » (p. 34), fondée sur le pillage systématique et la déportation pour le travail forcé des jeunes adultes, les « inaptes au travail » étant toujours massacrés³. La brigade Dirlewanger acquit au cours de son séjour en Biélorussie une réputation macabre à cause des atrocités qui lui étaient imputées. Face à l'avancée de l'Armée rouge, elle quitta la Biélorussie pour la Pologne, où elle prit part à la répression sauvage de l'insurrection de Varsovie, pendant laquelle elle fut responsable de nombreux massacres, tout en y subissant ses premières pertes importantes. Elle passa ensuite par la Slovaquie en insurrection, entre octobre et décembre 1944, puis la Hongrie, pour finir ses jours en Lusace.
- 4 Au cours de son existence, la brigade Dirlewanger fut « responsable de la mort d'un minimum de 60 000 individus pour la plupart civils » (p. 63), et se distingua par les atrocités auxquelles elle se livra. Cette violence se trouve donc au cœur de l'expérience des hommes qui la composèrent. Les chapitres IV à VI des *Chasseurs noirs* en offrent une analyse détaillée, selon une grille de lecture anthropologique, visant à montrer que ces violences relevaient d'un imaginaire ancien de la chasse et de l'élevage⁴ : l'ennemi était transformé en gibier ou en bétail, tandis que les hommes de l'unité se faisaient alternativement « chasseurs d'hommes » et « pasteurs d'hommes » (p. 165). L'adoption de telles tactiques, qui transformèrent cette guerre en « un gigantesque laboratoire de l'imaginaire cynégétique », découlait de l'essor du mouvement partisan et non d'un plan préétabli (p. 174). Cependant, « cet imaginaire créait par avance les conditions de possibilité d'une violence paroxystique » (p. 136) ; or c'est justement de la préexistence de cet imaginaire, minutieusement analysé par l'auteur, qu'atteste le recrutement spécifique de braconniers pour cette unité qui devait servir aux confins orientaux de l'empire nazi. Marginaux, suscitant à la fois la fascination et la répulsion, ces « sauvages dans la cité » (p. 121) impressionnèrent les responsables nazis en Biélorussie autant par leur indiscipline que par leur efficacité. Contre les partisans, en effet, ces braconniers déployèrent tout leur savoir-faire. Tantôt ils agissaient en petits groupes, pistant, évaluant, traquant l'ennemi, tels des chasseurs pendant le *Pirsch*⁵ ; tantôt au cours des grandes opérations de ratissage, ils encerclaient l'ennemi pour le débusquer, dans

d'immenses battues (p. 147). Ces opérations étaient aussi l'occasion d'amasser un butin considérable, en bétail, en produits agricoles, et en hommes, ce qui les assimilait à des opérations de « chasse-récolte » (p. 161-162). Ces mêmes méthodes avaient été adoptées par toutes les unités allemandes chargées de la lutte contre les partisans : le recrutement de la brigade Dirlewanger révélerait un imaginaire dont étaient nourris tous les acteurs de cette immense chasse à l'homme.

- 5 La traque effective des partisans ne constitua cependant qu'une fraction de l'activité de la brigade Dirlewanger. Ses victimes furent avant tout des civils, qu'il s'agisse des juifs qu'elle surveillait à Lublin, ou des civils, juifs et paysans, massacrés ou déportés au cours des grandes opérations de ratissage. Si les partisans, « animalisés », relevaient de la sphère du sauvage, les civils étaient, eux, soumis à un processus de domestication. Bétail humain, sélectionnés pour leur aptitude physique, parqués, parfois marqués, ils étaient mis au travail et objet de violences individuelles, interprétées comme « volonté de marquer la domination pastorale sur le cheptel » (p. 169). Quant aux habitants des villages « contaminés par les bandes » (p. 171), ils étaient collectivement exterminés dans des incendies tels des bêtes enragées, en accord avec un « imaginaire extirpateur et purificateur de l'ordre domestique » (p. 233).
- 6 Accompagnant l'unité hors de Biélorussie, Christian Ingrao montre le transfert de ces méthodes de chasse et d'extermination pendant la répression du soulèvement de Varsovie. Combinées, la volonté des nazis de mettre un terme définitif à « la lutte millénaire opposant [les Allemands] aux Polonais » (p. 182) et la mise en œuvre de ces méthodes expliquent l'extrême violence de cette répression qui fit 200 000 morts, dont une majorité écrasante de civils. L'inadaptation de ces méthodes perfectionnées dans les forêts biélorusses à la guérilla urbaine explique en partie la relative importance des pertes de l'unité. Après Varsovie, l'unité perdit progressivement sa spécificité et son identité. À partir de Budapest, la brigade se disloqua, la plupart de ses membres périrent dans les combats, et les survivants, de chasseurs se muèrent en proies, cherchant à tout prix à éviter la captivité en Union soviétique.
- 7 Au terme de cette plongée au cœur des violences nazies en Pologne et en Biélorussie, les analyses stimulantes proposées par cette excellente monographie ne laissent pas de susciter nombre d'interrogations. L'auteur entend se servir de la brigade Dirlewanger comme d'un « observatoire idéal » pour déceler la manière dont les nazis ont mobilisé un imaginaire cynégétique pour la lutte contre les partisans, auquel échappait, tout en le complétant, le traitement des populations civiles comme bétail domestiqué (p. 14-16). Au cours du livre cependant, il semblerait presque que dans la chasse se dissolvent le nazisme et la guerre. Si l'auteur montre qu'un imaginaire cynégétique européen préexistait chez les nazis à la mise en œuvre de ces violences, les rendant possibles, le lien entre cet imaginaire, l'idéologie nazie et le contexte de guerre et d'occupation reste peu abordé. L'auteur souligne que la dimension cynégétique de la violence nazie n'est apparue que par la force des circonstances. D'une part, on ne peut en dire autant de la dimension « pastorale » de cette violence à l'égard des civils, clairement planifiée quant à elle ; or ces deux dimensions se révèlent intimement liées au cours de l'analyse. D'autre part, on ne saurait établir de lien de cause à effet mécanique entre l'essor du mouvement partisan et le recours aux violences spécifiques que l'auteur décrypte. Christian Ingrao analyse certes brillamment les tactiques des occupants nazis pour contrôler le territoire biélorusse et en asservir la population. Bien au-delà de la brigade Dirlewanger, on devine que se jouait là une lutte sanglante pour la maîtrise des ressources humaines et agricoles

de la Biélorussie, entre les occupants allemands et leurs auxiliaires russes, dont on aimerait mieux connaître le rôle, et des partisans qui demeurent cependant insaisissables pour leurs adversaires comme pour l'historien. Pour comprendre cette violence dans toutes ses dimensions, il faudrait étudier plus avant le lien entre cet imaginaire cynégétique et l'idéologie nazie, mais aussi réinscrire ces tactiques et violences dans l'ensemble des stratégies concurrentes de contrôle du territoire mises en œuvre par les différents acteurs en Biélorussie pendant l'occupation. Reste donc aux historiens de l'URSS à réinvestir un terrain que les spécialistes du nazisme explorent depuis des années avec brio, pour donner au système toute sa cohérence.

NOTES

1. Voir l'ouvrage précurseur de Christopher Browning, *Des hommes ordinaires : le 101^e bataillon de police et la solution finale en Pologne*, P. : Les Belles Lettres, 1994, 284 p.
2. Sur ces derniers groupes, voir Hans-Peter Klausch, *Antifaschisten in SS-Uniform : Schicksal und Widerstand politischer KZ-Häftlinge, Zuchthaus- und Wehrmachtstrafgefangenen in der SS-Sonderbrigade Dirlewanger*, Brême : Temmen Verlag, 1993, 592 p.
3. Voir Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde : Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weissrussland*, Hambourg : Hamburger Verlag, 1999, 1 232 p., auquel Christian Ingrao se réfère abondamment.
4. L'auteur s'appuie tout au long de cette analyse sur Bertrand Hell, *Le Sang noir : chasse et mythe du sauvage en Europe*, P. : Flammarion, 1994, 381 p.
5. Chasse au cerf, individuelle, se concluant par la mise à mort en face-à-face de l'animal pisté.